La naissance de l'historiographie romaine : la canonisation de la mémoire nationale selon un modèle étranger

Dominique Briquel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsl/225>

DOI : 10.4000/rsl.225

ISSN : 2271-6246

Éditeur

Éditions Rue d'Ulm

Référence électronique

Dominique Briquel, « La naissance de l'historiographie romaine : la canonisation de la mémoire nationale selon un modèle étranger », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/225> ; DOI : 10.4000/rsl.225

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Revue Sciences/Lettres

La naissance de l'historiographie romaine : la canonisation de la mémoire nationale selon un modèle étranger

Dominique Briquel

Une histoire nationale écrite en grec par des Romains

- ¹ Le premier historien romain s'appelait Quintus Fabius Pictor. Il appartenait à la puissante famille patricienne des Fabii et devait son surnom de Pictor, le peintre, non au fait qu'il avait exercé lui-même cet art, mais à ce qu'il appartenait, au sein de cette *gens* nombreuse et diversifiée, à la branche des *Pictores*, qui devait son surnom au fait que le premier à l'avoir porté, qui vivait vers la fin du IV^e siècle av. J.-C., avait décoré les murs du temple de la déesse de la Sauvegarde, Salus, de peintures évoquant les circonstances dans lesquelles, en 311 av. J.-C., le consul Junius Bubulcus avait fait le vœu d'ériger un temple à la déesse qui avait tiré ses troupes d'une situation difficile au cours de la deuxième guerre samnite¹. Si le premier Fabius Pictor avait donc été le premier artiste peintre que Rome ait connu, son descendant avait été le premier historien. Ce nouveau genre de littérature apparut dans le contexte de la deuxième guerre punique, cette terrible épreuve que subit Rome entre 219 et 202 av. J.-C., au cours de laquelle le Carthaginois Hannibal fut à deux doigts de mettre fin à son ascension en tant que puissance dominante de l'Italie puis du monde méditerranéen et qui laissa le souvenir de désastres aussi cuisants pour l'orgueil national que furent les défaites de Trasimène, en 217 av. J.-C., et surtout Cannes, en 216 av. J.-C., rencontre où l'armée romaine fut presque totalement anéantie. Lui-même fut un acteur, relativement modeste, de ce conflit, puisque, au lendemain de Cannes, il fut chargé par le Sénat romain, alors qu'il était préteur, d'aller en Grèce consulter le dieu Apollon, dans son sanctuaire oraculaire de Delphes, pour savoir ce que les dieux avaient à reprocher à Rome pour lui avoir infligé de si retentissants revers².

- 2 Son activité d'historien est directement liée à cette activité d'ambassadeur auprès des Grecs. Chose qui peut en effet paraître insolite, ce n'est pas en latin, langue nationale, que ce père de l'histoire romaine rédigea son œuvre. Il le fit en grec et son exemple fut suivi par les autres représentants de ce qu'on a appelé l'« Annalistique ancienne » : Cincius Alimentus, un contemporain de Fabius Pictor qui fut prisonnier d'Hannibal, puis Postumius Albinus et Gaius Acilius, qui rédigèrent leur œuvre vers 150/140 av. J.-C. Ce n'est que plus tard, au cours de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C. et du premier quart du I^{er}, que d'autres historiens, ceux qu'on rattache à l'« Annalistique moyenne », comme Cassius Hemina, Quintus Fabius Servilianus, Calpurnius Piso Frugi, Sempronius Tuditanus, Coelius Antipater, se décidèrent à employer le latin. Bien sûr ce fut en latin que composèrent les représentants ultérieurs du genre historique, ceux qu'on définit comme constituant l'« Annalistique récente³ ». Mais la singularité du recours par Fabius Pictor à un idiome étranger s'explique par sa situation de représentant de Rome dans le monde hellénique aux heures les plus sombres de la deuxième guerre punique. Il ne faut pas oublier que la guerre qui opposait alors les deux puissances antagonistes de la Méditerranée occidentale avait eu des prolongements en Grèce. En 215 av. J.-C., Hannibal devait conclure une alliance avec le roi de Macédoine Philippe V. Sans doute n'eut-elle pas beaucoup d'effets pratiques, les timides tentatives menées par le souverain grec contre les possessions romaines de la côte illyrienne ayant eu surtout pour effet de provoquer une contre-offensive diplomatique de Rome, qui suscita une coalition où figuraient Attale de Pergame et les Éoliens, contraignant ainsi bientôt le roi à cesser les hostilités par la paix de Phœnikè, conclue en 211 av. J.-C. Mais elle n'en entraîna pas moins une intense guerre de propagande entre partisans de Rome et partisans de Carthage, dont un des points principaux porta sur l'image qu'on cherchait à donner de l'*Urbs*, de ses origines et de son histoire. Cette guerre de propagande se prolongea d'ailleurs au-delà du conflit. Les œuvres des auteurs défavorables aux Romains ne nous sont plus accessibles que par d'infimes fragments, ce qui n'est guère surprenant : la victoire finale du parti adverse les a fait disparaître. Mais on se rend compte par ces quelques traces éparses dans la littérature qui nous est parvenue qu'il exista toute une littérature historique hostile à Rome, réalisée par ces *Hannibalhistoriker*, qui étaient souvent des Grecs et qui parfois, comme les moins mal connus, Silénos de Caléaktè et Sosylos de Sparte, avaient combattu dans les rangs de l'armée punique⁴. Cette présentation défavorable de Rome suscita de l'autre côté une littérature défendant le point de vue opposé et cherchant à présenter d'une manière positive le passé de l'*Urbs*. Si des Grecs y jouèrent sans doute un rôle, tel le mystérieux Dioclès de Péparèthos que Plutarque cite comme la source ultime de la tradition pour son récit de la vie de Romulus⁵, des Romains y eurent leur part : ce fut le cas de Fabius Pictor, dont la maîtrise qu'il avait du grec est prouvée par le fait que le Sénat l'avait chargé de l'ambassade de Delphes, et qui, ayant vraisemblablement pu constater, à l'occasion, les idées fausses, à ses yeux, que les Hellènes se faisaient de sa cité⁶, entreprit de poursuivre l'entreprise de redressement de l'image de Rome auprès des Grecs qu'il avait entamée par la diplomatie en écrivant, à l'usage du public hellénique, la première histoire de Rome qu'eût écrit un Romain. C'est par cette histoire, à l'usage de Grecs, rédigée en grec, que débuta l'historiographie romaine.

Naissance d'une littérature à Rome au III^e siècle av. J.-C. : le résultat de l'ouverture à l'hellénisme

- 3 Le fait que le premier historien romain usât du grec pourrait donc apparaître comme un facteur purement conjoncturel, lié au contexte de la deuxième guerre punique et aux développements du conflit dans le monde hellénistique. Mais le rapport à l'hellénisme que ce choix manifeste d'une manière exemplaire est un trait fondamental de toute la littérature romaine à cette époque, y compris lorsque les auteurs avaient recours à la langue nationale. On peut dire, en caricaturant à peine, que la littérature romaine telle qu'elle se créa et commença à se développer au cours du III^e siècle av. J.-C. fut une littérature grecque traduite en latin. Ce qui est considéré comme la première œuvre latine, l'*Odyssée* de Livius Andronicus, fut une traduction au sens propre, puisqu'elle se présentait comme une simple mise en latin de l'œuvre homérique, dont on sait le rôle qu'elle jouait comme base de l'éducation en Grèce et qui, s'agissant de l'épopée d'Ulysse que ses errances avaient mené dans les parages de l'Italie, était particulièrement apte à séduire les habitants de la péninsule. Son auteur, son surnom hellénique l'indique, était lui-même un Grec, un affranchi d'un membre de l'importante *gens Livia*, Livius Salinator, et était arrivé comme esclave de Tarente à Rome après la chute de la ville en 272 av. J.-C., à la fin de la guerre de Pyrrhus. Sans doute les autres auteurs que nous connaissons pour cette période initiale des lettres latines furent-ils des Italiens, et non plus des Hellènes comme lui⁷. Il n'en reste pas moins que les genres qu'ils représentèrent étaient des genres grecs qu'ils acclimatèrent à Rome. Dans la ligne de cette première œuvre de Livius Andronicus, il y eut l'épopée, qu'illustrèrent successivement le Campanien Naevius, avec sa *Guerre Punique* (*Bellum Punicum*), au lendemain de la première guerre punique (alors qu'il n'y avait encore eu qu'un seul conflit de ce nom, ce qui justifie l'emploi du singulier), puis, au lendemain de la deuxième, Ennius, originaire de Rudies en Apulie, avec ses *Annales*, dont le sujet s'élargissait à l'ensemble de l'histoire de l'*Urbs*, traitée sur le mode épique. Ces Romains chantaient la gloire de leur cité : mais ils le faisaient en suivant un modèle grec, et l'épopée romaine recourut rapidement à la versification de type grec, avec l'hexamètre dactylique, en abandonnant l'antique mètre indigène, le saturnien, dont usaient encore Livius Andronicus et Naevius⁸. Autre genre qui se développa à cette époque, et qui nous est davantage saisissable puisque les œuvres de Plaute, puis, dans la première moitié du siècle suivant, celles de Térence nous sont parvenues, au moins en partie : le théâtre. Les comédies de ces deux auteurs, où les personnages portent des noms grecs et dont l'intrigue reprend des pièces grecques de la Comédie Nouvelle, aussi bien que les titres qui, à défaut des œuvres elles-mêmes, nous ont été transmis pour les tragédies qu'avaient composées Livius Andronicus (on lui attribue des *Achille*, *Ajax*, *Égisthe*, *Andromède*, *Danaé*, *Hermione*, *Térée* et un *Cheval de Troie*), Naevius (il aurait donné un *Départ d'Hector* et, comme son devancier, une *Danaé* et un *Cheval de Troie*) ou encore Ennius (auteur d'une vingtaine de tragédies, comme *Andromaque captive*, *Médée en exil*, *La Rançon d'Hector*) montrent combien l'inspiration est au départ grecque. C'est le genre théâtral grec qui s'introduisit ainsi à Rome, renouvelant la vieille tradition locale des *ludi scaenici*, « jeux scéniques », sorte de ballets chantés, mettant en scène des ludions, d'origine étrusque, qui avaient été introduits à Rome en 364 av. J.-C. La date de 240 av. J.-C., année où Livius Andronicus fut chargé par les magistrats de faire représenter, dans une des cérémonies célébrées en l'honneur des dieux qui donnaient lieu à des spectacles, les Jeux

Romains, *ludi Romani*, une *fabula* de type grec, marqua l'introduction officielle à Rome de cette littérature transplantée du monde hellénique, et cette date est souvent donnée, sans autres détours, comme celle de la naissance de la littérature latine.

- 4 La naissance d'une historiographie, avec Fabius Pictor, s'inscrit donc dans ce mouvement général d'ouverture vers la Grèce du monde romain, de renouvellement de la vieille culture nationale et de naissance de la littérature latine. Mais, s'agissant de l'histoire, la situation est moins simple que dans des domaines comme le théâtre – dont Florence Dupont a bien rappelé⁹ que, lié à des fêtes, il s'inscrivait dans des sortes de parenthèses de la vie normale, périodes de suspension des activités habituelles de la cité et donc des affaires sérieuses, et en premier lieu celles de la vie politique, dont avait à s'occuper un *civis Romanus*, un citoyen de Rome.

Histoire et « coutume des ancêtres » : importance de la référence au passé à Rome

- 5 L'histoire, telle du moins que les Romains la concevaient, traitait en revanche de ces grands sujets. Elle relatait l'histoire de la cité, des événements qui avaient marqué la vie de la *res publica Romana*¹⁰, tant sur le plan de la politique intérieure que sur celui de la politique extérieure, laquelle se confondait le plus souvent avec les innombrables guerres que Rome mena au cours des siècles. N'oublions pas que le temple de Janus, dont on fermait les portes lorsque la cité était en paix, était continuellement resté ouvert avant qu'Auguste, inaugurant solennellement l'ère de paix qu'il voulait faire régner sur l'Empire au sortir des guerres civiles, ne le fermât en 29 av. J.-C., à la seule exception d'une brève fermeture en 241 av. J.-C., au sortir de la première guerre punique ! L'histoire romaine apparaît donc comme l'exposé assez monotone des actions du peuple romain *domi militiaeque* (chez lui et à la guerre) suivant l'articulation qui sous-tend généralement l'exposé des événements qui se sont déroulés dans une année donnée, conformément au principe chronologique rigoureux du cadre annalistique.
- 6 Dans ces conditions, la finalité de l'histoire, à Rome, ne saurait être que didactique : elle devait donner des exemples de comportements dont il conviendrait de s'inspirer afin de mener pour le mieux les affaires de la *res publica*, que ce fussent des exemples positifs de conduites à suivre ou des exemples négatifs de conduites à éviter. Faire œuvre d'historien n'était donc pas une activité qui relevait du loisir, cet *otium* que les Romains considéraient avec mépris, estimant qu'il les détournait des tâches importantes, et en premier lieu du service de la cité¹¹. L'histoire aidait le *civis Romanus* à remplir ses devoirs vis-à-vis de la cité, aidant notamment ceux des citoyens qui étaient investis de responsabilités publiques à s'inspirer de ce qu'avaient fait leurs aînés pour permettre à Rome de réaliser la mission de domination universelle que, tous en étaient persuadés bien avant que Virgile ne le chantât dans des vers célèbres de son épopée¹², les dieux lui avaient assignée lors de sa fondation. Il ne faut pas s'étonner si, dans ces conditions, les historiens romains, à la différence des poètes épiques ou des auteurs de théâtre que nous avons évoqués et qui étaient tous d'un niveau social assez modeste, furent souvent de hauts personnages qui exercèrent des magistratures. Sans doute les annalistes que nous connaissons n'eurent-ils pas l'envergure de Caton, à qui, avec son fameux *delenda est Carthago*, on doit le déclenchement de la troisième guerre punique et la destruction de la rivale africaine de l'*Urbs* en 146 av. J.-C. Mais Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Postumius Albinus furent

préteurs, Acilius fut au moins sénateur. Parmi les auteurs ultérieurs, Quintus Fabius Servilianus fut consul en 142 av. J.-C., Calpurnius Piso Frugi, ancien tribun de la plèbe, fut consul en 133 puis censeur en 120 av. J.-C., Sempronius Tuditanus exerça le consulat en 129 av. J.-C. et eut droit aux honneurs du triomphe pour sa campagne contre les Iapydes d'Illyrie. Ce furent donc des hommes d'État et il était quasiment attendu qu'un homme politique prolongeât son activité publique en faisant œuvre d'historien : plus tard encore on peut rappeler que Salluste fut un lieutenant de César qui ne connut guère de succès, mais se consola de ses échecs en se lançant dans l'écriture d'une histoire par laquelle il affirmait apporter à ses concitoyens ce que l'injustice des temps ne lui avait pas permis de leur apporter par son activité d'homme public¹³.

Les formes locales de la mémoire historique : les annales pontificales

- 7 L'histoire était donc chose importante à Rome et cela n'étonnera pas dans une cité où le modèle de comportement était le *mos majorum*, la coutume des ancêtres, c'est-à-dire la manière dont ils avaient agi, assurant à leur ville ses premiers succès. Leurs descendants ne pouvaient poursuivre efficacement leur œuvre que s'ils appliquaient à leur tour les mêmes règles, suivaient les mêmes normes de conduite. Il était dès lors essentiel de bien connaître le passé, de savoir précisément ce qu'avaient fait ces *maiores* posés en modèles absolus. Mais avant que les Romains n'entrent en contact avec l'hellénisme et ne découvrent ce qu'était le modèle historiographique grec – qu'avaient illustré, dès le ^v^e siècle av. J.-C. et sous des modalités très différentes, le « père de l'histoire », Hérodote, et Thucydide – nul ne s'était avisé, dans l'*Urbs*, que cette référence constante au passé dût prendre la forme d'un récit mis par écrit relatant, selon leur séquence chronologique, les faits et gestes des Anciens. Un phénomène analogue se passa pour l'épopée, où les œuvres de Livius Andronicus, Naevius, Ennius, fixées par l'écriture et rapportées à un auteur précis, succédèrent aux compositions primitives, improvisées, comme celles dont on accompagnait les cortèges triomphaux ou encore les chants que les convives échangeaient au cours des banquets et dans lesquels ils célébraient les grands hommes du passé, ces *carmina convivalia* dont l'usage avait disparu au temps de Caton, qui nous les fait connaître, et où on se plaît à reconnaître, depuis Barthold Georg Niebuhr et sa *Römische Geschichte*, qu'il publia à Berlin en 1811, une des sources de la conservation du souvenir du passé à Rome¹⁴. Il en fut de même pour le théâtre, puisque les tragédies et comédies sur le modèle grec, relevant de la littérature écrite, apparues à partir de 240 av. J.-C. avec la commande alors faite à Livius Andronicus, s'imposèrent à la place des « plaisanteries improvisées en vers grossiers » (*inconditis inter se jocularia fundentes versibus*) des jeunes Romains, accompagnant les évolutions que les ludions effectuaient au son de la flûte, que Tite-Live, dont l'information procède sans doute ici de l'érudition de Varron, décrit, dans la rétrospective de l'évolution du théâtre à Rome qu'il trace au début de son livre VII¹⁵, comme ayant été la forme ancienne des *ludi scaenici*.
- 8 L'*Urbs* n'avait cependant pas ignoré toute forme de consignation par écrit des événements du passé. Il faut évoquer ici la question de la « chronique pontificale ». Quelle que soit la position qu'on adopte sur le point, très discuté, de la mise à la disposition du public de cet enregistrement des faits auquel le grand pontife procédait chaque année¹⁶, il est clair que la première forme d'histoire écrite qu'ont connue les Romains a été la *tabula dealbata*, tableau de bois blanchi, sur laquelle le plus haut dignitaire de la religion de la cité

inscrivait les faits remarquables survenus durant l'année et qu'il affichait pour que le public en eût connaissance. Les témoignages concordant de Cicéron, dans son traité *De l'orateur* (2, 52), et de l'interpolateur de Servius, dans son commentaire à l'*Énéide*, 1, 373, nous donnent quelque lumière sur cette forme de conservation par écrit de la mémoire historique des Romains :

Cicéron : *Erat enim historia nihil aliud nisi annalium confectio, cuius rei memoriaeque publicae retinendae causa ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium pontificem maximum res omnis singulorum annorum mandabat litteris pontifex maximus referebatque in album et proponebat tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi, eique etiam nunc annales maximi nominantur* (Écrire l'histoire, ce n'était d'abord que faire des annales. C'est pour cet objet, c'est pour conserver les souvenirs publics, que, dès les premiers temps de Rome, jusqu'au grand pontife P. Mucius, le grand pontife recueillait tous les événements de chaque année et les écrivait sur une table blanchie qu'il exposait dans sa maison, afin que le peuple pût la consulter. Voilà ce qu'on nomme encore aujourd'hui les grandes annales).

Interpolateur de Servius : *Ita autem annales conficiebantur: tabulam dealbatam quotannis pontifex maximus habuit, in qua praescriptis consulum nominibus et aliorum magistratuum digna memoratu notare consueverat domi militiaeque terra marique gesta per singulos dies, cuiusque diligentiae annuos commentarios in octoginta libros ueteres retulerunt eosque a pontificibus maximis, a quibus fiebant, annales maximos appellarunt* (C'est ainsi qu'on faisait les annales : chaque année le grand pontife conserva une table blanchie sur laquelle, après avoir inscrit en tête le nom des consuls et des autres magistrats, il avait pris l'habitude de noter les faits dignes de mémoire qui étaient survenus en politique intérieure et extérieure, sur terre et sur mer ; les Anciens ont consigné les commentaires réalisés par ses soins dans quatre-vingt livres et leur ont donné le nom de grandes annales d'après celui du grand pontife qui les réalisait).

- 9 On a donc affaire à une forme tout à fait primitive d'histoire, pour laquelle le terme de commentaires utilisé par l'interpolateur de Servius ne doit pas tromper. Il s'agissait du simple enregistrement des faits, jour après jour (le même auteur précise *per singulos dies*), sans le moindre recul ou la moindre réflexion. D'ailleurs Caton se moquait de ces vieilles annales pontificales, qu'il jugeait ridicules parce qu'on y lisait le cours des produits alimentaires ou le temps qu'il avait fait¹⁷. À une époque où l'histoire n'est plus une histoire-bataille, ni ne se réduit aux seuls faits de la vie politique, les « *domi militiaeque terra marique gesta* » qu'évoquait le commentateur de Virgile et qui sont à peu près les seuls qu'on trouve dans l'historiographie romaine classique, à une époque où on a découvert également l'importance de l'histoire du climat et où par conséquent on ne néglige plus les données tournées en ridicule par Caton, on peut trouver regrettable que ces informations ne nous aient pas été conservées : il est évident néanmoins que ce foisonnement de renseignements divers dispersait l'attention et n'aidait pas à la compréhension des événements. La lecture de cette chronique primitive des pontifes devait donner l'impression que donne parfois la lecture de Tite-Live : celle d'une juxtaposition de faits hétéroclites, touchant des sujets variés et des zones géographiques éloignées les unes des autres, derrière lesquels le lecteur ne retrouve aucun fil directeur¹⁸. Cela justifie le mépris dans lequel était parfois tenu le genre annalistique, distingué de l'histoire véritable (désignée par le mot d'origine grecque *historia*, enquête) dans ce sens qu'il omettait la recherche des causes des événements, qu'il était dès lors incapable d'expliquer. Vers le dernier quart du II^e siècle av. J.-C., Sempronius Asellio se faisait déjà l'expression de cette critique du genre des annales comme ne relevant pas de l'histoire véritable¹⁹ :

Nobis non modo satis esse uideo, quod factum esset, id pronuntiare, sed etiam, quo consilio quaque ratione gesta essent, demonstrare. [...] Scribere autem, bellum initum quo consule et quo confectum sit et quis triumphans introierit, et eo libro, quae in bello gesta sint, non praedicare autem interea quid senatus decreuerit aut quae lex rogatione lata sit, neque quibus consiliis ea gesta sint, iterare : id fabulas pueris est narrare, non historias scribere (Quant à moi, je ne pense pas que ce soit assez pour un historien d'exposer les faits ; il faut expliquer quels desseins, quelles causes les ont amenés. [...] En effet, raconter des guerres, dire sous quel consul les hostilités ont commencé, en faire connaître l'issue, dire quels généraux reçurent les honneurs du triomphe, quelles actions d'éclat se passèrent lors d'une bataille sans faire mention des décrets du Sénat, des lois, des requêtes adressées au peuple, sans parler des desseins qui ont présidé à l'accomplissement des faits, c'est faire des récits pour les enfants, ce n'est pas écrire l'histoire).

Le développement d'une historiographie « à la grecque »

- 10 Les annales pontificales représentaient donc plutôt une sorte d'archivage, un simple enregistrement des événements, sans amorce de jugement ou d'explication, sans même que fût exposé l'enchaînement des faits qui avait conduit à tel ou tel événement marquant. Elles ont imprimé leur marque durable sur la tradition historiographique romaine dans la mesure où elles lui ont imposé la forme annalistique, c'est-à-dire le principe d'exposition des faits année par année, dans le cadre chronologique strict des années consulaires, désignées par le nom des deux magistrats suprêmes qui présidaient cette année-là aux destinées de la cité²⁰. Mais, à l'intérieur de ce moule, ceux qui ont relaté les faits et gestes du peuple romain et à qui le cadre annuel qu'ils continuaient à respecter a fait donner le nom d'« annalistes » ont introduit, comme le recommandait Sempronius Asellio, des préoccupations plus historiques, comme cette recherche des causes et des buts qu'il évoquait : l'histoire grecque, qui était au sens propre une *historia* et donc une enquête et non un simple relevé des faits, leur montrait que c'était là la finalité d'un travail sur le passé.
- 11 Aussi, en dehors du principe annuel de la narration, l'historiographie romaine, telle qu'elle s'est constituée à partir de Fabius Pictor, s'inscrit-elle dans la ligne directe de ce qui existait dans le monde hellénique, pour relater l'histoire du monde grec. Outre le souci intellectuel que Sempronius Asellio mettait en relief, le modèle hellénique avait imposé sa forme littéraire. On sait le rôle que tenaient, dans la tradition thucydidéenne, les discours fictifs que les historiens mettaient dans la bouche des personnages que leur récit faisait intervenir. L'intérêt du procédé, prétexte à de beaux morceaux d'éloquence en même temps que moyen privilégié d'exposer les motivations, les sentiments et les desseins des personnages et des groupes qu'ils représentaient, n'avait sans doute pas échappé à Fabius Pictor : on peut vraisemblablement faire remonter à lui, par un discours qu'il aurait attribué à un ambassadeur romain envoyé à Carthage au début de la première guerre punique, toute une tradition rhétorique sur la capacité romaine à retourner contre eux les armes sur lesquelles leurs adversaires prétendaient fonder leur supériorité, tradition qu'on retrouve chez Diodore de Sicile (en XXIII, 2), Athénée (en VI, 273 f) et dans le témoignage anonyme de *l'Ineditum Vaticanum*²¹. Après lui, le procédé des discours recomposés sera repris par tous les historiens romains. Autre héritage stylistique, il suffit de mettre en parallèle la formule par laquelle Tite-Live, au début de la troisième décade, introduisait la deuxième guerre punique comme ayant été le plus grand conflit ayant

jamais opposé deux puissances adverses, à celle par laquelle Thucydide débutait sa *Guerre du Péloponnèse* à propos de la lutte entre Athènes et Sparte. Voici l'exorde pompeux de l'historien padouan, en XXI, 1, 1 :

Dans cette partie de mon ouvrage, qu'il me soit permis, à l'exemple de la plupart des auteurs qui placent une préface en tête de leur histoire, d'annoncer que je vais écrire la plus mémorable de toutes les guerres, celle que les Carthaginois, sous la conduite d'Hannibal, firent au peuple romain. Jamais deux cités, deux nations plus redoutables, ne mesurèrent leurs armes ; jamais Rome et Carthage elles-mêmes n'eurent autant de forces et de puissance.

- 12 Il démarque de façon presque avouée celui de son devancier athénien en 1, 1 :

Thucydide l'Athénien a raconté les différentes péripéties de la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens ; il s'est mis à l'œuvre dès le début de la guerre, car il prévoyait qu'elle serait importante et plus mémorable que les précédentes. Sa conjecture s'appuyait sur le fait que les deux peuples étaient arrivés au sommet de leur puissance.

- 13 Avec cette apparition d'une histoire écrite, c'est dans une matrice hellénique que se coula la mémoire historique des Romains. La forme en fut inspirée des maîtres grecs, réputés être les modèles qu'on devait imiter et avec lesquels on devait rivaliser dans une conception de la culture qui se mouvait dans un face-à-face constant et exclusif entre Rome et la Grèce. Et jusque par les thèmes que privilégièrent les ouvrages d'histoire qui se firent jour dans l'*Urbs*, le poids des schémas grecs se fit sentir. Dans une étude consacrée à la tradition historiographique sur les débuts de la République romaine, Emilio Gabba relevait combien la place laissée à cette période par Fabius Pictor apparaissait réduite par rapport à celle qu'il consacrait à l'époque des *primordia*²² : il l'expliquait justement par l'importance accordée par l'historiographie grecque à la question des *origines gentium*, celle des origines des peuples et spécialement celle des origines des peuples non grecs. Or, comme l'a montré un article qui fit date d'Elias Bickermann²³, cette problématique des origines des peuples, lorsqu'elle s'appliquait à des populations barbares, c'est-à-dire non helléniques, visait surtout à les situer par rapport au monde grec et, le plus souvent, à les présenter sous un jour soit favorable soit hostile en ce qu'on leur reconnaissait ou non une parenté avec les Hellènes, par le biais de légendes d'origine qui les mettaient en relation avec des peuples ou des héros grecs²⁴. La légende d'Énée, ce Troyen échappé à la ruine de sa patrie prise par l'armée des Achéens pour venir fonder en Occident une nouvelle Troie, quelle que soit la manière dont on explique la naissance de cette tradition – question énorme sur laquelle nous ne voulons pas nous attarder ici –, est un exemple typique de cette manière de relier une cité barbare comme l'était Rome au monde hellénique. Par cette légende qui la rattachait au monde de l'épopée homérique, l'*Urbs* se voyait haussée au rang de *polis Hellénis*, de « ville grecque » – au moins par ses origines²⁵. Or l'histoire de Tite-Live débute, dans le premier chapitre de son premier livre, par la geste du fils d'Anchise abandonnant Ilion en flammes pour gagner les côtes italiennes et ce n'est qu'ensuite, au chapitre IV, qu'on arrivait à l'histoire du véritable *conditor* de la cité, le fondateur de Rome selon la tradition nationale, Romulus. Il en allait de même dans l'ensemble de l'historiographie romaine et c'est déjà ce qu'on peut conclure des fragments de Fabius Pictor. Sans doute le public romain qui lisait ces récits de la légende d'Énée n'était-il plus sensible à la signification première qu'ils avaient eue, qui était de permettre l'établissement d'un lien entre Rome et l'univers des Hellènes, de présenter cette ville barbare comme étant quasiment une cité hellénique. Pour le public romain, ce préalable troyen faisait partie, sans plus, de la légende nationale et ce n'est certainement pas parce qu'ils se souciaient de la mise en rapport, permise par la geste du

héros troyen, entre Rome et la Grèce que ceux qui s'estimaient ses descendants se remémoraient fièrement les exploits du pieux Énée, le *pius Aeneas*, exploits que, parmi les poètes, Naevius et Ennius avaient chantés avant que Virgile n'en fit le sujet de la grande épopée romaine, l'équivalent pour l'*Urbs* tant de l'*Iliade* que de l'*Odyssée*. Mais c'est bien la vision grecque des origines de la cité, reléguant la tradition nationale à la deuxième place, qui avait ainsi canonisé la mémoire nationale des Romains.

NOTES

1. Sur ce point, voir Valère Maxime, 8, 14, 6 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 35, 19. Cette bataille est racontée dans Tite-Live, 9, 31.

2. Tite-Live, 22, 57, 4, 23, 11, 1-6 ; Plutarque, *Vie de Fabius Maximus*, 18, 3 ; Appien, *Guerre d'Hannibal*, 27, 116 ; on trouve des données et des discussions sur ce qu'on peut savoir du personnage dans Gerald P. Verbrugghe, « Three Notes on Fabius Pictor and his History », in *Miscellanea E. Manni*, Rome, 1980, p. 2157-2173.

3. Les œuvres de ces historiens, qui ne nous sont parvenues qu'à travers les citations d'auteurs ultérieurs, ont été commodément rassemblées dans la Collection des Universités de France (CUF) par Martine Chassignet, *L'Annalistique romaine, tome I, Les annales des pontifes, l'annalistique ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1996 ; *L'Annalistique romaine, tome II, L'annalistique moyenne*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1999 ; *L'Annalistique romaine, tome III, L'annalistique récente, l'autobiographie politique*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 2004. Comme représentant du genre historique à la même époque, mais dans un genre autre que l'annalistique (c'est-à-dire en dehors du cadre annuel de la narration adopté par ces auteurs), il convient de mentionner Caton, dont les *Origines* ne se bornaient pas à relater la naissance et l'histoire ultérieure de Rome, mais aussi les origines des autres cités et peuples de l'Italie (voir Martine Chassignet dans son édition de Caton, *Les Origines. Fragments*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1986).

4. Ces auteurs sont répertoriés dans le corpus de Felix Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, n° 175 pour Silénos, n° 176 pour Sosylos, n° 177 pour un Chaireas, connu par le seul Polybe en 3, 20, 5 ; sur des « *unbestimmte Hannibalhistoriker* », n° 180 (= Polybe, 3, 6, 1). Nous avons essayé de définir certains aspects de la présentation de ces auteurs pro-carthaginois dans notre ouvrage *Le Regard des autres : les origines de Rome vues par ses ennemis (début du IV^e siècle / début du I^{er} siècle av. J.-C.)*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, n° 623, 1997, p. 37-56.

5. Plutarque, *Vie de Romulus*, 3, 1, 8, 9. Selon l'auteur de Chéronée, Fabius Pictor aurait suivi Dioclès. Sur la question, voir Carmine Ampolo dans son édition de *La Vie de Thésée : Plutarco, Le vite di Teseo e Romolo*, Milan, Fondazione Lorenzo Valla, 1988, p. 276-278.

6. Ce problème se posera encore plus tard : à l'époque augustéenne, Denys d'Halicarnasse, rédigeant les *Antiquités romaines* dans lesquelles il relate les origines et les premiers temps de Rome, se propose encore de redresser ce qu'il estime être les idées erronées que ses contemporains se faisaient sur Rome ; c'est ce qui justifie sa démarche, aberrante à nos yeux, visant à démontrer que, loin d'être une cité barbare, Rome est une authentique cité grecque, une *polis Hellénis*. Sur la vision historique de Denys, voir Domenico Musti, *Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica, studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso*, Quaderni Urbinati di Cultura Classica, 10, Rome, 1970 ; Emilio Gabba, *Dionysius and the History of Archaic Rome*, Sather Classical

Lectures, 56, Berkeley, University of California Press, 1991 ; ainsi que l'introduction de Valérie Fromentin à l'édition de Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines, tome I, livre I*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1998.

7. Il est cependant remarquable que ces auteurs ne soient pas des Romains de Rome, mais soient originaires de régions de la péninsule fortement hellénisées et en contact direct avec les Grecs de Grande-Grèce, la Campanie pour Naevius, l'Apulie pour Ennius.

8. Il n'existe pas encore dans la CUF d'édition des fragments par lesquels les œuvres de ces auteurs nous sont accessibles. Pour une présentation générale, voir Hubert Zehnacker, Jean-Claude Fredouille, *Littérature latine*, Paris, PUF, 1993, p. 15-29 : on en trouve des extraits dans *Anthologie de la littérature latine*, Paris, PUF, 1998, p. 3-15.

9. Voir en particulier Florence Dupont, *L'Acteur-roi ou le théâtre dans la Rome antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1986.

10. Rappelons que le terme *res publica* ne désigne pas seulement la république (dans ce cas on précise *libera res publica*, en ajoutant l'adjectif « libre »), mais toute forme d'État. Dès la période royale, Rome était une *res publica*.

11. Sur le sujet, voir l'étude classique de Jean-Marie André, *L'Otium dans la vie morale et intellectuelle à Rome des origines à l'époque augustéenne*, Paris, PUF, 1996.

12. Virgile, *Énéide*, 6, 851-853 : « *Tu regere imperio populos, Romane, memento ; hae tibi erunt artes, pacisque imponere morem, parcere subiectis, et debellare superbos* (Toi, Romain, souviens-toi de gouverner les nations sous ta loi, – ce seront tes arts à toi –, et d'imposer des règles à la paix : ménager les vaincus et faire la guerre aux superbes) ».

13. On trouve une bonne présentation de la personnalité de Salluste et du sens qu'il donnait à son activité d'historien dans Antonio La Penna, *Sallustio e la « rivoluzione romana »*, Milan, Feltrinelli, 1968.

14. Cicéron, *Tusculanes*, 4, 3 (= Caton, *Origines*, frag. 7, 13) : « *Gravissimus auctor in Originibus dixit Cato, morem apud majores hunc epularum fuisse, ut deinceps qui accubarent canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes* (Caton, auteur de grand poids, signale dans les *Origines* cette coutume en usage chez nos ancêtres : au cours des festins, les convives chantaient à tour de rôle au son de la flûte les mérites et les vertus des hommes illustres) ». Le témoignage de Caton est corroboré par un fragment du *De vita populi Romani* de Varron, attribuant ces chants à des enfants (cité par le grammairien Nonius, p. 102 L : « *In conviviis pueri modesti ut cantarent carmina antiqua in quibus laudes erant majorum et assa voce et cum tibicine* (lors des banquets, de jeunes garçons chantaient avec dignité d'antiques cantiques célébrant la gloire des ancêtres, avec voix seules et avec accompagnement de la flûte) »).

15. Tite-Live, 7, 2. Sur l'importance de la littérature orale à Rome, on lira l'ouvrage assez iconoclaste de Florence Dupont, *L'Invention de la littérature*, Paris, La Découverte, 1994.

16. Pour la vaste bibliographie, on pourra se reporter à M. Chassignet, *L'Annalistique romaine, tome I, Les annales des pontifes, l'annalistique ancienne*, éd. citée, p. XXIII-XXXIV. On rappellera en particulier le travail fondamental de Bruce W. Frier, *Libri Annales Pontificum Maximorum : the Origins of the Annalistic Tradition*, Papers and Monographs of the American Academy in Rome, 27, Rome, 1979.

17. Aulu-Gelle, 2, 28, 6 (= Caton, *Origines*, frag. 4, 1) : « *Non lubet scribere quod in tabula apud pontificem maximum est, quotiens annona cara, quotiens lunae aut solis caligo lumine aut quid obstiterit* (Il ne me plaît pas de rapporter ce qui figure sur le tableau du grand pontife, combien de fois le cours des denrées a monté, combien de fois un nuage ou quelque autre phénomène a fait écran à la lumière de la lune ou du soleil) ».

18. Un bon exemple de ces passages où Tite-Live retrouve le style des vieilles annales, juxtaposant les faits les plus divers sans prendre de recul par rapport à leur énoncé, est donné par le chapitre 20 du livre IX, qui suit ce morceau de choix rhétorique qu'est l'excursus sur Alexandre et les Romains, qui s'étend sur trois chapitres (17-19). Le contraste est bien

évidemment voulu par l'auteur. Sur cet excursus, voir Mathilde Mahé-Simon, « L'enjeu historiographique de l'excursus sur Alexandre », in Dominique Briquel et Jean-Paul Thuillier (dir.), *Le Censeur et les Samnites, sur Tite-Live, livre IX*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 2001, p. 37-63.

19. Aulu-Gelle, 5, 18, 8-9 (M. Chassignet, *L'Annalistique romaine, tome II, L'annalistique moyenne*, éd. citée, frag. 1).

20. Ainsi, encore chez Tite-Live, la narration est articulée selon le rythme des années, celui-ci étant défini selon la succession des deux consuls qui étaient en fonction. Chaque nouvelle année est introduite par le nom du couple consulaire qui était cette année-là à la tête de la *res publica*. Pour prendre le livre VIII, qui traite de la période allant de 341 à 322 av. J.-C., il commence, en 1, 1, pour l'année 341, par la formule « *iam consules erant C. Plautius item L. Aemilius Mamercus* (déjà étaient consuls Gaius Plautius dont c'était le deuxième consulat et Lucius Aemilius Mamercus) » ; en 3, 5, le passage à l'année suivante est marqué par la phrase, à propos de l'interroi chargé des élections, « *creavit consules T. Manlium Torquatum tertium, P. Decium Murem* (il nomma consuls Titus Manlius Torquatus, consul pour la troisième fois, et Publius Decius Mus) » ; pour 339, on lit en 12, 4 « *succedere consules Ti. Aemilius Mamercinus Q. Aemilius Philo* (succédèrent au consulat Tiberius Aemilius Mamercinus et Quintus Publilius Philo) », et lorsqu'on arrive à l'année 338, en 13, 1, on trouve « *anno insequenti, L. Furio Camillo C. Maenio consulibus* (l'année suivante, sous le consulat de Lucius Furius Camillus et Gaius Maenius) ». L'art de l'historien consiste ici à jouer avec la nécessité de se conformer au système de datation par les consuls en charge : Tite-Live use d'un subtil jeu de variation pour éviter la répétition monotone de la formule « sous le consulat de X et Y » (*X et Y consulibus*), qu'on retrouve certes, quelque peu dissimulée, parmi les exemples que nous avons cités, pour l'année 338, mais dont il cherche visiblement à éviter la platitude.

21. On verra sur cette question notre article, « La tradition sur les emprunts d'armes par Rome aux Samnites », in Agnès Rouveret et Anne-Marie Adam (dir.), *Guerres et société en Italie (V^e-IV^e siècles av. J.-C.)*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1986, p. 65-89.

22. Emilio Gabba, « Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della Repubblica », in *Les Origines de la République romaine*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, « Entretiens sur l'Antiquité classique », n° 13, 1967, p. 135-169, en particulier p. 165-168.

23. Elias J. Bickermann, « *Origines gentium* », *Classical Philology*, 47, p. 65-81 (repris dans *Religions and Politics in the Hellenistic and Roman Periods*, Côme, 1987, p. 99-417).

24. Sur ce point, les travaux de Domenico Musti sont essentiels : « Sull'idea di *suggénéia* in iscrizioni greche », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 32, 1963, p. 225-239, et, pour la présentation de Rome comme cité grecque, l'ouvrage déjà cité *Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica, studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso*. Une application exemplaire de cette problématique est représentée, comme D. Musti l'a bien montré, par la controverse sur les origines étrusques, pour laquelle nous avons étudié les trois thèses en présence dans l'Antiquité dans nos ouvrages : *Les Pélasges en Italie, recherches sur l'histoire de la légende*, Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 252, Rome, 1984 ; *L'Origine lydienne des Étrusques, histoire du thème dans la littérature antique*, Collection de l'École Française de Rome, 139, Rome, 1991 ; *Les Tyrrhènes, peuple des tours, l'autochtonie des Étrusques chez Denys d'Halicarnasse*, Rome, Collection de l'École Française de Rome, 178, 1993.

25. Sur le thème de Rome comme ville grecque chez les auteurs grecs d'époque hellénistique, on verra les études d'Augusto Fraschetti, « Eraclide pontico e Roma "città greca" », dans Albio Cesare Cassio e Domenico Musti (dir.), *Tra Sicilia e Magna Grecia, aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C.*, *Atti del convegno*, Naples, 1987 (Pise, Edizioni dell'Ateneo, 1989), p. 81-95, et de Gabriella Vanotti, « *Roma polis Hellénis, Roma polis Turrhénis* », *Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité)*, 111, 1999, p. 217-255.

RÉSUMÉS

Les Romains se référaient constamment à ce qu'ils appelaient la coutume des ancêtres (*mos maiorum*). C'était leur propre passé qui leur fournissait les modèles de comportement dans le présent. Mais cette référence n'a pris la forme d'un récit historique consigné par écrit qu'assez tard, et sous l'influence de la Grèce. C'est ce transfert d'un genre étranger qui a dès lors servi à fonder leur identité.

The Romans constantly referred to what they called the custom of the ancestors (*mos maiorum*): their own past provided them with models of behavior for the present. But this reference took the form of a written historical narrative only tardily, and under the influence of Greece. Their identity has thus been established in part thanks to the transfer of a foreign genre.

INDEX

Mots-clés : historiographie romaine, histoire grecque, transfert culturel, littérature grecque

Keywords : roman historiography, greek history, cultural transfer, greek literature

AUTEUR

DOMINIQUE BRIQUEL

Professeur des Universités. Université de Paris IV. Ancien directeur de l'UMR 8546 : Archéologies d'Orient et d'Occident et sciences des textes anciens.

Parmi les publications : *Chrétiens et haruspices : la religion étrusque, dernier rempart du paganisme romain*, Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1997. *Le Regard des autres, les origines de Rome vues par ses ennemis (début du IV^e siècle/ début du I^{er} siècle av. J.-C.)*, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, n° 623, Besançon, 1997. *La Civilisation étrusque*, Éditions Fayard, Paris, 1999. *18-19 mars 210 av. J.-C., le Forum brûle : un épisode méconnu de la deuxième guerre punique*, Collection Kubaba, série Antiquité, L'Harmattan, Paris, 2002. *Mythe et révolution. La fabrication d'un récit : la naissance de la république à Rome*, Collection Latomus, n° 308, Bruxelles, 2007. *La Prise de Rome par les Gaulois, lecture mythique d'un événement historique*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Collection Religions dans l'Histoire, Paris, 2008.